

I Am Not Your Negro

La pensée de James Baldwin progressiste, pessimiste ou prophétique ?

André Caron

Number 308, June 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86027ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron, A. (2017). Review of [I Am Not Your Negro : la pensée de James Baldwin progressiste, pessimiste ou prophétique ?] *Séquences : la revue de cinéma*, (308), 18–19.

I Am Not Your Negro

La pensée de James Baldwin progressiste, pessimiste ou prophétique ?

Lorsque Dick Cavett, l'animateur vedette de *The Dick Cavett Show*, demande en 1968 au grand essayiste noir James Baldwin (1924-1987) si la condition des « nègres » aux États-Unis s'est améliorée et s'il y a de l'espoir pour ces « nègres », il répond que non seulement leur condition ne s'améliore pas mais qu'elle est « sans espoir ». Sans espoir ou sans issue ? Cet extraordinaire essai de Raoul Peck permet d'approfondir et de nuancer cette affirmation pour le moins étonnante.

ANDRÉ CARON



Il est bien difficile au Québec de comprendre pourquoi le racisme contre les Noirs persiste à ce point aux États-Unis. Il y a bien ici et là quelques discriminations ou profilage racial, surtout à Montréal (le cas Villanueva en fait foi), mais rien qui se compare à la raclée infligée par des policiers à Rodney King à Los Angeles en 1991 ou aux événements récents de Ferguson au Missouri, sans compter tous ces hommes noirs négligemment abattus à travers le pays. 40 % des prisonniers incarcérés aux États-Unis sont des Noirs (environ 920 000 sur 2,3 millions), alors qu'ils ne représentent que 10 % de la population américaine (32 millions d'individus sur 315 millions). L'élection de Barack Obama en 2008 a réveillé les pires bassesses de l'extrême droite qui se sont cristallisées dans la création du « Tea Party ». Donald Trump a semé le doute chez les Américains en insinuant qu'Obama n'était pas un citoyen américain mais un musulman kényen ! Parce qu'il est un Noir, certains citoyens et officiels se sont permis de l'insulter ou de le défier en public, ce qu'aucun président blanc n'a jamais connu. Comment peut-on haïr à ce point quelqu'un en se basant uniquement sur sa couleur de peau ?

James Baldwin a réfléchi toute sa vie sur les répercussions de l'enracinement du racisme qui gangrène la société américaine. Les propos de Baldwin évoquent avec puissance les tourments

que ce fléau provoque. Pas étonnant que son dernier projet de livre inachevé, *Remember This House*, cherchait à recentrer son argumentaire autour des destins tragiques de trois figures emblématiques de la lutte des Afro-Américains dans les années 1960, tous trois des amis intimes de l'auteur : Medgar Evers (assassiné au Mississippi en 1963 à l'âge de 37 ans), Malcolm X (abattu à New York en 1965 à 39 ans) et Martin Luther King Jr. (tué à Memphis en 1968 à 39 ans également). De l'esclavage à son abolition par Abraham Lincoln en 1863, de la ségrégation qui en suivit jusqu'à la lutte pour les droits civiques des Noirs, le vocabulaire a changé. On est passé de « nigger » à « negro », puis de « Black » à « African American ». Les mots comptent, leur portée aussi. C'est pourquoi le spectateur d'aujourd'hui est autant surpris que choqué d'entendre un WASP (White Anglo-Saxon Protestant) de la trempe de Dick Cavett, un libéral démocrate sophistiqué et très instruit, employer un terme aussi rétrograde (même en 1968) que « negro » ! Ce livre et cet extrait sont le point de départ de *I Am Not Your Negro*, un film à mi-chemin entre l'essai et le documentaire, à la fois poétique et spirituel, qui transcende le genre pour devenir un véritable monument cinématographique.

Raoul Peck, cinéaste haïtien élevé au Congo, est passé maître dans l'art du documentaire en 35 ans de carrière, avec plusieurs courts et longs métrages analysant la situation à Haïti avant et après le tremblement de terre de 2010, un documentaire et une fiction sur le président du Congo Patrice Lumumba et quelques téléfilms. Son plus récent opus tombe à point nommé, alors que plusieurs films ont abordé en 2015 et 2016 l'histoire des Noirs (*The Birth of a Nation*) et leurs conditions de vie actuelles (*Straight Outta Compton* et le gagnant de l'Oscar du meilleur film, *Moonlight*). Ici, Peck délaisse la forme traditionnelle du documentaire et lorgne plutôt du côté de Chris Marker, en explorant la forme même de l'essai et en orientant le propos à travers les arguments de Baldwin : extraits de textes réorganisés pour l'occasion, d'émissions de télé judicieusement parsemées dans le film (le *Dick Cavett Show* devient une sorte de leitmotiv qui nous ramène constamment à l'ordre), de discours publics donnés par Baldwin et immortalisés sur pellicule, de films d'archives et de photos méthodiquement et patiemment rassemblés grâce à un montage fluide et captivant¹. Ces 95 minutes sont denses et intenses, sans être assommantes. L'émotion provoquée par ces images

PHOTO : Réfléchir une vie sur les répercussions de l'enracinement du racisme

percutantes menace à tout moment de submerger le spectateur sensible à cette cause. Mais ce sont les mots et les paroles de Baldwin qui résonnent dans la tête longtemps après le visionnement.

Nous sommes d'abord décontenancés par la voix forte aux intonations précises de Baldwin lui-même. Une voix sophistiquée qui peut faire penser à celle de Rosco Lee Browne (la voix off de *Babe*) ou de James Earl Jones (imaginez le titre entonné par la voix de Darth Vader!) et qui peut tenir tête à n'importe quel intellectuel blanc, comme le démontre un autre extrait avec Dick Cavett qui oppose Baldwin à un docteur en philosophie aujourd'hui oublié. Puis, son physique nous interpelle: de grands yeux exorbités à la Louis Armstrong, un large sourire à la Eddy Murphy, un charisme et une présence inoubliables. Quand il rit, tout son visage se transforme en un vaste paysage d'hilarité, mais ses yeux demeurent inquiets et tristes. Ils ne partagent pas la joie de son visage, ils trahissent une inquiétude qui engourdit, un doute qui persiste, l'espoir qui s'estompe. Il sait que l'avenir des Noirs aux États-Unis sera sans issue tant que les Blancs refuseront d'accepter leur peur, leur déni et leur dédain des Noirs, qui sont autant des citoyens américains qu'eux. C'est pourquoi les Noirs ne sont pas vraiment des Afro-Américains (un terme que Baldwin n'utilisait pas) car ils ne sont pas des immigrants par choix mais par force, contrairement aux Sino-Américains ou aux Italo-Américains. Comme le disait si bien Malcolm X dans le film de Spike Lee: « We didn't land on Plymouth Rock, Plymouth Rock landed on us. »

Ensuite, la pensée de Baldwin se canalise dans la narration savamment incarnée par Samuel L. Jackson. Cet acteur au talent immense transforme son timbre de voix et adapte son débit pour émuler Baldwin sans jamais l'imiter. Sa voix devient grave, posée, hypnotique, autoritaire et persistante. En fait, elle est méconnaissable, même si vous l'avez entendu dans des dizaines de films (tout récemment dans *Kong: Skull Island*). Cette tonalité permet d'exprimer les arguments les plus durs et les plus impitoyables de Baldwin sans aucun ressentiment. Quand Baldwin affirme que s'ils continuent à refuser d'être sensibles au mode de vie des Noirs et de reconnaître leurs aspirations², les Blancs sont des « monstres moraux », le spectateur blanc et non américain peut être troublé mais certainement pas surpris, surtout après la démonstration éloquent que le cinéaste Raoul Peck et sa monteuse Alexandra Strauss se sont évertués à ficeler avec toutes les archives mises à leur disposition.

Plusieurs extraits de films contribuent à mettre en perspective la perception de Baldwin sur cet univers blanc et hollywoodien. Les « Indiens » que tue John Wayne dans les westerns sont associés aux Noirs parce qu'ils sont eux aussi des « hommes de couleur », ce qui fait dire à Baldwin que « l'homme blanc est mon ennemi », même s'il refuse toute violence envers les uns et les autres. Sa position se situe quelque part entre ses amis Martin Luther King et Malcolm X, avec lesquels il a eu des prises de bec notoires. Les extraits les plus significatifs mettent en scène Sydney Poitier. Dans *The Defiant Ones* (Stanley Kramer, 1958), le point de départ lui-même est rejeté par Baldwin. Une fois la chaîne coupée, un Noir comme Poitier ne viendrait plus en aide au Blanc Tony Curtis qui représente l'opresseur, même s'ils sont tous les deux des prisonniers évadés. Alors que dans

In the Heat of the Night (Norman Jewison, 1968), la scène finale de réconciliation entre Poitier et Rod Steiger apparaît à Baldwin comme un « baiser spirituel » qui offre un certain espoir pour le changement. Étrange que Peck n'ait pas montré la scène la plus cinglante du film: quand le patron blanc gifle Poitier, celui-ci réplique aussitôt en le giflant à son tour! Il s'agit d'une scène inimaginable à l'écran juste quelques années plus tôt.



Les choses ont-elles vraiment changé ?

Deux moments de l'œuvre sont gravés dans ma mémoire à tout jamais. D'abord, le sénateur Robert F. Kennedy qui, en 1965, prophétise sans le savoir la venue de Barack Obama en disant que « dans 40 ans, il n'est pas impossible qu'un Noir devienne Président des États-Unis », ce à quoi Baldwin rétorque: « Les Noirs n'ont pas à être gentils ni à recevoir la permission des Blancs pour posséder les mêmes droits civiques que les Blancs ou que tous les autres citoyens américains »! Ensuite, ces images extraordinaires montrant James Baldwin, Harry Belafonte, Sidney Poitier assis à la même table que Charlton Heston, Marlon Brando et Joseph L. Mankiewicz. Sans s'en rendre compte à l'époque, Baldwin venait déjà d'accomplir un exploit qui démontre que sa pensée, somme toute réaliste sur la condition des Noirs aux États-Unis, s'avérait beaucoup plus progressiste que pessimiste. Voilà ce que ce film essentiel nous propose, bien qu'il reste encore beaucoup de chemin à faire... pour les Blancs encore plus que pour les Noirs.

★★★★★

¹ Les images récentes des émeutes de la ville de Ferguson au Missouri sont mises à contribution lorsqu'elles viennent s'insérer au travers de celles montrant les émeutes de la ville de Birmingham en Alabama où, en 1963, Martin Luther King avait été arrêté et mis en prison. Cette juxtaposition pose bien sûr la question: qu'y a-t-il de changé en 45 ans?

² Une série télé comme *The Cosby Show*, diffusée dans les années 1980, ne décrivait pas vraiment le mode de vie de la majorité des Noirs du pays. Elle présentait des Noirs qui vivaient comme des Blancs riches habitant un quartier cosu. Le père était un docteur obstétricien, la mère une avocate et les enfants étudiaient dans des collèges privés. Ce sont les Blancs qui ont fait le succès de cette émission, pas les Noirs. Elle visait à montrer aux Blancs que les Noirs vivaient comme eux. Elle cherche à nous endormir avec ses situations drôles, comme Bill Cosby endormait ses victimes avant d'abuser d'elles.

■ JE NE SUIS PAS VOTRE NÈGRE | **Origine:** États-Unis – **Année:** 2016 – **Durée:** 1 h 35 – **Réal.:** Raoul Peck – **Scén.:** James Baldwin (basé sur ses écrits) – **Images:** Henry Adebajo, Bill Ross, Turner Ross – **Mont.:** Alexandra Strauss – **Mus.:** Alexei Aigui – **Son:** David Gerain, Simon Jamart – **Narration:** Samuel L. Jackson – **Intervenants:** James Baldwin, Dick Cavett, Martin Luther King Jr., Malcolm X, Medgar Evers, Harry Belafonte, Marlon Brando, Sidney Poitier, Robert F. Kennedy – **Prod.:** Rémi Grellety, Raoul Peck, Herbert Peck – **Dist.:** Métropole Films.